

sur la terre, en la parcourant tout entière. Cette parole n'était pas autre que celle du Fils de Dieu, et ce sang, qui coulait pour le triomphe de la vérité, s'unissait à celui de l'Agneau divin, immolé au Calvaire. Ces voix puissantes montaient vers le ciel, et attiraient sur toutes les nations des grâces de conversions innombrables : le Règne de Jésus-Christ s'établissait en tous lieux. Rappelons donc rapidement ce que l'histoire de l'Église nous rapporte des courses des Apôtres et de leur martyre.

II.

MARTYRE DE SAINT ANDRÉ, APOÏTRE.

Rien n'est plus instructif, plus admirable, plus divin, dirons-nous volontiers, que les Actes authentiques du martyre de saint André, monument de la littérature chrétienne, où l'on trouve ces mots : « Paix sur vous et sur tous ceux qui croient en un seul Dieu, Trinité parfaite, au Père véritable, non engendré, au Fils véritable seul engendré, au véritable Saint-Esprit procédant du Père... » Ce mot *seul engendré*, on le sent bien, est placé là pour confondre Simon le Mage et les Gnostiques, qui admettaient des *Eons* sans nombre, engendrés par le Dieu qu'ils admettaient.

C'est Égéas, proconsul d'Achaïe, qui fit crucifier le noble frère de saint Pierre, crucifié lui-même, André. Il y eut entre ce magistrat et l'Apôtre, des entretiens mémorables, dignes de l'admiration de tous les siècles. Le proconsul ignorait la religion chrétienne, saint André la lui prêchait avec ardeur. Citons du moins cette page.

CHAPITRE IV.

VICTOIRE DE L'ÉGLISE SUR LA GNOSE.

I.

TÉMOIGNAGE DES APOÏTRES.

Malgré Ébion, qui niait la divinité de Jésus-Christ et sa naissance d'une vierge ; malgré Ménandre, qui niait l'humanité du Sauveur, mort sur la croix ; malgré Cérinthe, qui essayait de concilier l'un avec l'autre ; en dépit de Simon le Mage et de ses disciples : les Basilidiens, qui prétendaient que le Christ n'avait eu qu'un corps fantastique ; les Carpocratians, qui niaient aussi la divinité du Verbe-Incarné ; les Valentiniens, amis de Platon et de Pythagore ; les Cerdoniens, qui enseignaient l'existence de deux Principes : l'un du bien, l'autre du mal ; les Encratites, qui croyaient à une matière créée et éternelle ; les Bardesanites, amis des Valentiniens, dont ils partageaient les erreurs ; malgré tous ces hérétiques et tous les païens réunis, malgré les Juifs, toujours ardents à poursuivre la victime du Calvaire, l'Église de Jésus-Christ triomphait.

Ce qui assurait principalement cette victoire, c'était la parole et le sang que les Apôtres avaient répandus

Les multitudes converties par le saint Apôtre se rassemblèrent à la nouvelle de son arrestation. Les portes de la prison publique furent brisées, malgré la résistance des soldats romains. L'illustre captif dut se montrer à la foule pour calmer cette effervescence. « Arrêtez ! leur dit-il. L'Esprit de Jésus-Christ notre Dieu est un esprit de paix, et vous le changez en un souffle de sédition et de révolte. Quand mon divin Maître fut livré à ses bourreaux, il ne résista point, il n'éleva pas la voix, nul n'entendit sa plainte dans la place publique. Demeurez donc vous-mêmes calmes, silencieux et paisibles. Laissez-moi consommer le martyre qui m'est préparé. » Au point du jour, Egéas fit comparaître l'Apôtre devant le tribunal : « J'espère, dit-il, que tu as profité de cette nuit pour réfléchir, et que tu cesseras de prêcher le nom du Christ. Ainsi tu pourras continuer à jouir des douceurs de la vie. Il serait insensé de courir au-devant des tortures, et d'aller, de gaité de cœur, se faire crucifier. — La seule joie que j'ambitionne en cette vie, dit André, serait celle de vous voir abandonner le culte des faux dieux et embrasser la foi du Christ, qui m'a envoyé évangéliser cette province, où je lui ai déjà conquis un grand peuple. — C'est pour cela que je veux te contraindre de sacrifier, dit Egéas. Il est temps que les peuples abusés renoncent aux superstitions que tu leur enseignes, et rendent aux dieux le culte qui leur est dû. Les temples sont déserts dans toutes les cités de l'Achaïe. Travaille donc à rétablir la religion que tu as détruite ; autrement tu paieras aux dieux la peine de ton impiété et tu mourras sur la croix que tu aimes tant ! » A ces mots, l'Apôtre s'écria : « Écoutez, fils de mort, fêtu de paille, réservé aux flammes éternelles ! Écoutez la parole d'un serviteur, d'un Apôtre de Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu. Jusqu'ici je vous ai tenu le langage de la douceur. J'ai

fait appel à votre raison, j'espérais que vous seriez accessible à la vérité, et que, sentant la vanité des idoles, vous comprendriez qu'il n'y a qu'un seul Dieu véritable, à qui sont dus tous nos hommages. Mais vous persévérez dans votre erreur, vous croyez pouvoir m'ébranler par des menaces. Rassemblez donc les plus cruelles tortures que votre imagination pourra inventer, et faites-les moi subir. Plus je souffrirai de tourments pour le nom de Jésus mon roi, plus ma confession sera glorieuse ! » Le proconsul fit saisir le bienheureux André, et trois soldats, sept fois relayés par un pareil nombre de leurs camarades, le flagellèrent jusqu'à épuiser leurs forces. Après ce supplice, l'Apôtre respirait encore ; on le transporta tout sanglant au pied du tribunal d'Egéas. « Cesse donc d'être ton propre bourreau, lui dit le proconsul, obéis à mes ordres, sinon je vais te faire crucifier. » L'Apôtre répondit : « Mes souffrances ne sont rien. C'est le salut de votre âme qui fait en ce moment l'unique objet de ma sollicitude. Que m'importent un jour ou deux de tortures ? Mais vous, un supplice éternel vous attend. Évitez-le donc, et après que vous aurez éprouvé ma constance, embrassez la foi du Christ ! » Egéas indigné donna l'ordre de conduire l'Apôtre au gibet. André, s'élançant aussitôt, marcha d'un pas ferme au lieu du supplice. En apercevant l'instrument de la mort, il s'écria : « Salut, Croix, que le corps du Christ a consacrée, que les gouttes de son sang ont couverte de perles ! Avant que mon Dieu l'eût choisie pour son trône, tu étais la terreur du monde, aujourd'hui tu en es devenue la plus chère espérance et les véritables délices. O douce croix, tant aimée, et longtemps désirée, si ardemment ambitionnée, je te vois donc prête à combler mes vœux ! Reçois un disciple de Jésus-Christ, pour le rendre à son divin Maître. Que Jésus, qui par toi m'a racheté, me reçoive de toi. »

En parlant ainsi, les yeux fixés sur la croix, le bienheureux se dépouilla de ses vêtements et les distribua aux bourreaux. Ceux-ci l'étendirent sur la croix, et l'y fixèrent avec des cordes, sans le clouer, ni lui rompre les jambes. Le proconsul l'avait ainsi ordonné, parce qu'il voulait prolonger le supplice de l'Apôtre, en l'aggravant par des tortures nouvelles. Il se réservait, la nuit suivante, de le faire dévorer vivant par les chiens. Mais sa cruauté fut déçue. Une multitude immense s'était portée au lieu du supplice. Saint André, le sourire sur les lèvres, disait à la foule : « Pourquoi Ægées n'est-il point ici ? Il se convaincrait que les supplices sont impuissants contre un chrétien. » Trois jours et trois nuits, l'Apôtre ne cessa d'exhorter la foule à se convertir. Une force divine maintenait la vie dans ce corps affaibli par l'âge, épuisé de sang par la flagellation. La multitude témoin de ce miracle, courut à la demeure du proconsul. Qu'avez-vous fait ? dirent mille voix. Cet homme est innocent. Rendez-nous cet ami de Dieu. Toute l'Achaïe vous le demande. Voici le quatrième jour qu'il est attaché à la croix. Nul ne lui a donné de nourriture ; cependant il vit, il parle, et nous admirons sa sagesse. C'est la vérité qu'il prêche, venez et délivrez-le. Ægées accourut. Le saint Apôtre l'exhorta encore à se convertir. Pour toute réponse, le proconsul donna l'ordre de détacher André de la croix. En ce moment, le martyr pria en ces termes : « O Jésus ! c'est pour vous que j'ai été crucifié, ne permettez pas ma délivrance. Mon Seigneur et mon Maître, vous que j'ai connu, vous que j'ai aimé, vous dont je confesse le nom du haut de cette croix, recevez mon âme dans votre sein. » On vit alors le visage de l'Apôtre resplendir d'une lumière céleste, et il expira. En présence de la multitude, un courageux disciple, Stratoclès, et une noble chrétienne, Maximilla, déposèrent respectueusement de la croix le

corps du martyr. Ils l'enveloppèrent d'aromates précieux, et le transportèrent dans le tombeau de Maximilla. » (30 Novembre 84.)

Tels étaient les chrétiens et les chrétiennes, que l'Esprit-Saint remplissait de son amour et enfantait au Fils de Dieu, en plein paganisme, dans la Grèce, terre classique des dieux ; en face des Gnostiques, qui continuaient à vivre de la vie animale, privés qu'ils étaient de l'esprit d'en haut ; Ægées lui-même l'avouait ; les temples de l'Achaïe étaient déserts et le Dieu de la croix régnait en tous lieux. Ægées, vous avez cru en élevant André sur un gibet, le déshonorer à jamais : vous lui dressiez, au contraire, un trône immortel, où tous les siècles viendront le vénérer, comme ils adorent son Maître, sur le sien ; et si votre nom a échappé à l'oubli, c'est grâce au reflet qui rejaillit d'André sur vous. Mais aussi ce reflet, qui nous montre les vertus de votre victime, jette sur votre personne un éclat vengeur. Vous n'avez été qu'un cruel bourreau, sans entrailles et sans cœur, et André un héros chrétien.

III.

SAINT JEAN. — SAINT TIMOTHÉE. — SAINT DENTS.

Saint Anaclel avait succédé, en 83, à saint Clet, sur le siège de Pierre. Domitien régnait à Rome et la persécution contre les chrétiens partout. Apollonius de Thyane, mage à la façon de Simon de Ghitta, allait terminer ses courses, qui l'avaient conduit chez les Brachmanes de l'Inde, et aussi sa vie de magicien, traduite en roman par Philostrate. C'est alors que saint Jean parut devant le cruel empereur, en qui l'on

retrouvait Néron le bourreau de Pierre et de Paul.

Nous n'avons plus les actes de cet interrogatoire solennel, mais les historiens nous apprennent que l'empereur fit raser la chevelure blanche du disciple aimé de Jésus, le fit flageller, et puis conduire à la *Porta latina*, en face d'un temple de Diane, pour être jeté, en expiation de ses crimes envers la Diane d'Éphèse, dans une chaudière d'huile bouillante, devant le peuple romain. L'empereur croyait que c'était un moyen sûr de le faire mourir. L'Apôtre en sortit, dit Tertullien, « plus fort et plus vigoureux : *purius et vegetior.* » Comme cette précaution n'eut pas d'effet, Domitien exila le saint à Pathmos dans la mer Égée. Sur le point d'aborder à ce rivage inhospitalier, le navire fit naufrage, et saint Jean fut obligé de disputer sa vie aux flots, après avoir échappé à la cruauté du persécuteur. C'est à Pathmos que l'Esprit-Saint, inspirateur des Prophètes, lui dicta le livre mystérieux de l'Apocalypse.

Saint Timothée, qui tenait à Éphèse, la place de saint Jean, Apôtre de toutes ces contrées, pendant les courses de ce disciple infatigable, instruisait et gagnait le peuple d'Éphèse à Jésus-Christ. Il arrivait encore des pèlerins au temple de Diane, et c'est en les interrompant qu'un jour Timothée se vit entouré d'une troupe d'Éphésiens furieux, qui le lapidèrent sous les portiques mêmes du temple. Sans doute, l'intérêt, qui avait poussé autrefois les artisans de cette ville à lapider saint Paul, était encore le mobile de ceux qui mirent à mort Timothée. O stupide et cruelle avarice ! que de victimes tu as faites ! que de lumières tu auras éteintes ! que d'âmes tu auras jetées à l'éternel abîme ! Le plus souvent, au sein de ce peuple romain, où tout était devenu vénal, on persécutait, en apparence par amour des dieux ; mais en réalité, c'était par amour de l'argent ; *Auri sacra fames* : la confiscation des biens de

la victime était le but réel des persécuteurs, alors, comme bien souvent au cours des siècles chrétiens.

Saint Denys l'Aréopagite, qui évangélisait les Gaules, apprenant la confession de saint Jean et son exil à Pathmos, lui écrivit une lettre admirable, bien digne de l'un et de l'autre. Lisons-la, et après en avoir été édifîés et ravis, soyons fiers de ce monument de l'Église des Gaules, notre patrie.

« A Jean, le théologue, apôtre, évangéliste, exilé à Pathmos. Salut, âme sainte, vous mon bien-aimé, car vous l'êtes, et ce titre je ne le donne à nul autre plus volontiers qu'à vous. Salut donc encore à vous, si cher à Celui qui est toute beauté, toute perfection et tout amour. Nous étonnerons-nous que les paroles du Christ se réalisent, que ses disciples soient bannis des cités, que les impies se rendent justice à eux-mêmes, en se séparant de la société des Saints ? Dans ces phénomènes visibles nous retrouvons l'image des réalités invisibles ; c'est ainsi qu'au siècle futur, la séparation méritée sera moins faite par Dieu lui-même que par les méchants, qui s'éloigneront spontanément de Dieu. Ici-bas les justes ne sauraient être séparés de ce grand Dieu. Dévoués à la vérité, sincèrement détachés des choses matérielles, affranchis de tout commerce avec le mal, épris d'amour pour ce qui est bien, ils vivent dans la paix intérieure de la sainteté ; ils préludent dès ce monde aux joies de l'éternité heureuse, anges parmi les hommes, mais enfants de Dieu, riche de tous biens. Loin de moi la pensée d'imaginer que la douleur atteigne votre âme. Vous sentez les tourments corporels, mais vous n'en souffrez pas. Aussi, tout en flétrissant par un blâme légitime les persécuteurs qui vous accablent et espèrent follement éteindre le soleil de l'Évangile, je prie Dieu pour qu'ils cessent enfin de se nuire à eux-mêmes, qu'ils se convertissent au bien, et qu'en

se rapprochant de vous ils entrent dans la participation de la vraie lumière. Quoi qu'il arrive, rien ne nous ravira les splendeurs éblouissantes de l'Apôtre saint Jean. A l'heure présente, nous jouissons par le souvenir des vérités de votre enseignement; et bientôt, je le dis avec confiance, bientôt nous serons réunis. Il m'est permis de parler ainsi et de révéler ce que, vous et moi, nous avons appris de Dieu. Or vous serez délivré de votre exil de Pathmos, vous retournerez en Asie, et vous continuerez à retracer l'image du Dieu bon, dont vous êtes le disciple, léguant votre exemple à la postérité. » (S. Denis l'Aréop., lettre X.)

Cette lettre est bien digne du saint Aréopagite, disciple de Paul : digne aussi de saint Jean. Quelle dignité! quelle élévation! quelle urbanité! Apôtre de Paris et de la France, il laissait à notre pays, en lui-même et dans ses écrits, un modèle de sainteté, et de grâce athénienne, dont nos pères plus d'une fois se sont souvenus. Ne dégenérons pas d'eux, et sachons nous rappeler souvent les vertus et les accents du saint Aréopagite.

IV.

SAINT PHILIPPE.

Les auteurs rappellent que, après l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la venue du Saint-Esprit, les Apôtres se partagèrent les diverses parties du monde et que l'Asie supérieure fut confiée à saint Philippe. Il y alla porter l'Évangile, et à l'exemple de son divin Maître, il commença par guérir les malades et opérer des miracles nombreux, afin de préparer les esprits à

recevoir la vérité. Saint Isidore dit qu'il prêcha aussi l'Évangile aux Gaulois, d'autres disent les Galates, colonie de Gaulois qui s'était établie dans cette partie de la Phrygie appelée la Galatie. Lorsqu'il eut passé quelques années en Scythie, il vint à Hiérapolis, ville considérable de Phrygie, pour y annoncer le nom adorable de Jésus.

Métaphraste raconte que Philippe étant entré dans un temple de cette ville, il y trouva une monstrueuse vipère que le peuple adorait, et à laquelle on offrait de l'encens et des sacrifices. Ayant compassion de ce peuple, le saint Apôtre se jeta par terre et pria Dieu de lui ouvrir les yeux, et de le délivrer de cette tyrannie de Satan. Sa prière fut exaucée, le serpent mourut aussitôt, et le peuple se trouva tout disposé à recevoir la lumière de l'Évangile; mais les prêtres et les magistrats ne le pouvant souffrir, se saisirent de Philippe, et, après l'avoir tenu quelques jours en prison, le fouettèrent cruellement, le crucifièrent, et enfin l'assommèrent à coups de pierres, pendant que de son côté, il remerciait son Maître de lui faire partager l'honneur de sa croix.

Aussitôt un tremblement de terre ébranla la ville; plusieurs grands édifices furent renversés, et les abîmes s'entr'ouvrant engloutirent les auteurs de ce crime. Les idolâtres effrayés comprirent que Dieu était avec l'Apôtre et se convertirent. On voulut détacher le martyr de sa croix, mais se sentant blessé à mort, il demanda qu'on le laissât mourir comme Jésus, crucifié. Saint Philippe avait travaillé vingt ans parmi les infidèles.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que saint Philippe était de Bethsaïde, aux bords du lac de Génésareth, ainsi que saint Pierre et saint André : tous trois eurent l'honneur de mourir sur la croix. Le Maître voulut leur donner ce témoignage particulier de sa divine amitié.

SAINT BARTHÉLEMY.

« Saint Barthélemy, » dit Nicéas le Paphlagonien, porta chez les Indiens et chez les Éthiopiens orientaux, la lumière de la vraie science, la doctrine de la vie éternelle, et leur annonça Jésus-Christ clairement et dans leurs propres langues. Sa prédication était accompagnée de miracles. Il mettait en fuite les démons qui attaquaient les hommes, guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités par la seule invocation du nom de Jésus. Par la puissance du même nom, il rendit la vie à plusieurs morts. Tous les jours, de nouveaux croyants venaient, à sa parole, grossir la multitude innombrable des fidèles; il les instruisait, les purifiait par le bain de la régénération, et enfin enflammait leurs cœurs en leur communiquant les dons du Saint-Esprit. Ceux qui parmi eux, étaient les plus dignes et les plus remplis de la grâce céleste, il les consacrait évêques ou prêtres. Pontife admirable, il leur apprenait les rites sacrés que doivent connaître ceux qui ont reçu cette consécration. Il leur enseignait les saintes Lettres, la science des mystères évangéliques et la doctrine du salut. Des Églises nouvelles et sans tache s'élevaient dans les différentes provinces et dans les villes qu'il parcourait. » Il avait vieilli dans l'accomplissement de ce ministère. Il souhaitait mourir pour Jésus-Christ. Cette grâce lui fut accordée dans la grande Arménie, où il convertit le roi Polymius; son frère Astyagès mit à mort le saint Apôtre, en lui faisant arracher la peau, des pieds à la tête. Il mourut le lendemain.

VI.

LV.

SAINT THOMAS.

UNIQUEMENT TRAITÉ

La victoire de l'Église s'étendait au loin le règne du Sauveur. Tandis que Pierre et Paul, avec d'autres Apôtres, avaient évangélisé l'occident, le nord de l'Afrique, les nations qui habitaient les rivages de la Méditerranée, saint Thomas parcourait le monde jusque dans l'extrême orient.

Saint Jean Chrysostome, après avoir parlé de la puissanimité de cet Apôtre, dit : « Thomas devint dans la suite invincible et le plus fort des Apôtres. Et, ce qui est digne d'admiration, cet homme que nous avons vu si faible avant la croix, avant la mort et la résurrection de son Maître, nous le retrouvons après, le plus ardent de tous : tant est grande la vertu de Jésus-Christ ! Car celui-là même qui n'osait pas aller à Béthanie avec son Maître, a parcouru dans la suite presque tout le monde, quoique Jésus-Christ ne fût point présent, et a demeuré parmi les peuples barbares et sanguinaires... » (Comment. sur saint Jean, Hom. LXII.)

En effet saint Thomas évangélisa les Parthes, les Mèdes, les Perses, les Hircaniens; puis l'Éthiopie, l'Abbyssinie, l'Inde, et la Chine. Qu'ils étaient beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annonçait à l'extrême Orient la paix et les biens du ciel ! Combien nobles étaient ses accents ! Combien efficace sa parole, qui, selon le langage de saint Jean Chrysostome, blanchissait les nègres par le baptême ! En récompense de son zèle apostolique, que l'Esprit d'amour enflammait

de plus en plus, saint Thomas mourut martyr et offrit à son divin Maître, sang pour sang, vie pour vie.

VII.

SAINT MATTHIEU.

La portion de l'héritage ou du royaume de Jésus-Christ échue à saint Matthieu fut particulièrement l'Éthiopie. Il évangélisa en passant, l'Égypte. La sainteté de sa vie, la force de sa doctrine, l'éclat de ses miracles lui gagnaient tous les esprits et tous les cœurs. Saint Clément d'Alexandrie dit que saint Matthieu faisait de la contemplation sa grande occupation, en dehors de ses travaux apostoliques. Cela est bien en harmonie avec ce que nous savons de celui qui fut appelé le roi des Évangélistes.

Arrivé en Éthiopie, il fut reçu par l'eunuque de la reine de Candace que le diacre Philippe avait baptisé. Dans la ville de Naddaver, où il se trouvait, des magiciens troublaient le peuple en donnant des maladies, qu'ils guérissaient ensuite : il les réduisit au silence, en découvrant leurs supercheries. Ils voulurent se venger, mais le saint Apôtre déjoua leurs projets.

Un miracle éclatant ouvrit la voie au christianisme dans cette contrée. La mort avait enlevé au roi son fils, nommé Euphranor. Saint Matthieu invoqua le nom de Jésus-Christ sur le corps du défunt et la vie soudain lui fut rendue.

« Cette merveille, disent les Bollandistes, fut cause de la conversion du roi, de la reine, de la maison royale et de toute la province, qui tous reçurent le baptême. Ce qui consola merveilleusement notre Apôtre, ce fut

que la princesse Iphigénie, fille de ce même roi, laquelle était un prodige de beauté et de sagesse, lui ayant oui parler du bonheur des vierges qui choisissent Jésus-Christ pour époux, résolut de garder sa virginité et de consacrer à Dieu seul toutes les affections de son cœur. Son exemple ayant excité plusieurs autres jeunes filles à en faire de même, le saint leur conseilla de se retirer toutes ensemble dans une maison particulière, pour y vivre, sous la conduite de la princesse, comme les fidèles épouses du Fils de Dieu. »

Cette illustre conquête lui coûta la vie, car après la mort du roi Églippe, Histace son frère, s'étant emparé du royaume, voulut épouser Iphigénie. Il pensa à se servir, dans ce dessein, de l'influence de saint Matthieu. L'Apôtre lui dit qu'il allait faire un discours aux vierges, et que s'il désirait y assister, il entendrait ce qu'il leur dirait. Histace s'empressa d'y aller, et loin de pousser Iphigénie au mariage, saint Matthieu fit un éloge magnifique de la virginité, des bénédictions du ciel dont elle est accompagnée et des grandes récompenses qui lui sont réservées. Histace, que la passion aveuglait, sortit furieux, et aussitôt envoya des bourreaux pour mettre à mort le saint Apôtre. Ils le trouvèrent à la fin du sacrifice de la messe qu'il célébrait, et sans nul respect, ils l'étendirent raide mort à l'autel, qui fut teint de son sang. Saint Hippolyte l'appelle l'*Hostie et la victime de la virginité*. Il était demeuré vingt-trois ans en Éthiopie, durant lesquels il avait gagné des milliers d'âmes à Dieu, renversé les temples des idoles, érigé des églises en leur place, ordonné des prêtres et sacré des évêques pour l'entier établissement de la religion chrétienne.

Le pape saint Clément, dans ses *Constitutions*, liv. VIII, ch. xxv, dit que c'est saint Matthieu qui est l'instigateur de l'eau bénite.

VIII.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE.

On donne à saint Simon le surnom de Cananéen et de Zélé pour le distinguer de saint Pierre, et l'Apôtre saint Jude est distingué de Judas Iscariote par le nom de Thaddée, qui en Syriaque signifie doux et miséricordieux. Dans le texte de saint Matthieu, on trouve : Lebbée, qui signifie, dit saint Jérôme, un homme qui a de l'intelligence, de l'esprit. Il était frère de saint Jacques le Mineur, de saint Siméon de Jérusalem et d'un nommé Joseph, qui sont appelés frères du Seigneur, étant ses cousins, comme fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge.

Nos deux Apôtres, après avoir reçu le Saint-Esprit et avoir été battus de verges à Jérusalem, prêché dans toute la Judée et la Samarie, rempli la Syrie de leur réputation de sainteté et de l'éclat de leurs miracles, partirent pour évangéliser les contrées qui leur étaient échues en partage. « Le martyrologe et le Bréviaire de Rome, disent les Bollandistes, donnent l'Égypte à saint Simon, et la Mésopotamie à saint Jude ; mais Dorothée et Nicéphore disent que le premier parcourut aussi les vastes provinces de l'Afrique et qu'il poussa même jusque dans la Grande-Bretagne, et que le second alla encore dans l'Idumée et dans l'Arabie. Enfin, l'un et l'autre se rendirent en Perse, pour dompter ce peuple qui, avait autrefois vaincu une partie du monde et détenu les Juifs en captivité. Ils y firent une foule de conversions et y engendrèrent une infinité d'enfants spirituels à Jésus-Christ. Là, ils furent couronnés du martyre.

Une histoire des Apôtres, attribuée à Abdias, évêque de Babylone, que Baronius dit n'être pas dépourvue de vérités, raconte que les deux Apôtres, après avoir gagné les bonnes grâces de Baradach, général des armées du roi, qu'ils convertirent à la foi, ainsi que le roi, sa famille et la cour, avec une grande partie du peuple de Babylone, partirent pour aller évangéliser les villes de Perse, et y établir le royaume de Jésus-Christ, mais quand ils arrivèrent dans la ville de Suanyr, les magiciens, qu'ils avaient réduits au silence, soulevèrent le peuple. Ils furent conduits devant l'image du soleil et de la lune pour leur offrir de l'encens. Au lieu de les adorer, ils brisèrent les idoles par la vertu de leurs prières et furent cruellement mis à mort.

IX.

SAINT MATTHIAS.

On sait comment saint Matthias prit la place de Judas, dans le Collège apostolique.

La partie du monde qui échut à Matthias fut la Judée. Il se mit à l'œuvre avec une ardeur admirable, que l'Esprit de Dieu lui inspirait. Les conversions et les miracles se multipliaient sur ses pas, et un peuple nombreux fut conquis par lui à la foi. Saint Saphronne, et d'autres auteurs, disent qu'il continua sa route et alla prêcher jusque en Éthiopie.

Les Juifs cependant le poursuivaient, ne pouvant souffrir qu'il montrât à tous clairement par les Écritures que Jésus fût le Messie promis, le Roi de gloire. Ils entravaient son ministère de toutes manières, et poussant leur rage jusqu'à l'extrême, ils finirent, unis aux Gentils, par l'assommer et le décapiter.

Son saint corps fut apporté à Rome par sainte Hélène ; on voit une partie de ses ossements encore aujourd'hui à Sainte-Marie-Majeure.

Saint Mathias prêcha pendant trente-trois années.

X.

SAINT LIN, PAPE.

Les Apôtres, en mourant pour la vérité, avaient assuré le triomphe de l'Église. Les Papes continuèrent sur le siège de saint Pierre la dynastie des Pontifes Romains, gouvernant toutes les églises de la terre, par les évêques qu'ils y avaient placés. La vérité se répandait de toutes parts, chassant les ténèbres du Paganisme.

Nous avons montré, en parlant de saint Pierre, l'idéal de la papauté réalisé dans ce prince des Apôtres, et nous avons dit, en conséquence, que les Papes sont les organes, les porte-voix du Saint-Esprit, en tant que docteurs parlant à l'Église universelle. Leur mission, en résumé, est de crier au monde le Nom de Jésus-Christ, en disant avec saint Pierre : *Non est in alio aliquo salus!* Il n'y a de salut qu'en lui. Tous les successeurs de Pierre ont été fidèles à cette mission.

Saint Lin occupa, après saint Pierre, la chaire apostolique empourprée du sang du prince des Apôtres. Le *Liber Pontificalis*, qui a gardé mémoire des Pontifes Romains et résumé leur pontificat, dit : « Le successeur du prince des Apôtres fut Lin, italien d'origine, né à Volaterra, fils d'un toscan nommé Herculanus. Il siégea un an, trois mois et douze jours ; son pontificat s'écoula sous le règne de Néron, dans l'intervalle du consulat de Saturnin et Scipion jusqu'à celui de Capito et de

Rufus. Lin reçut la couronne du martyr. Selon l'ordre qu'il en avait reçu du bienheureux Pierre, il décréta que les femmes ne pourraient assister que voilées aux assembles chrétiennes. Il fit deux ordinations, dans lesquelles il institua quinze évêques et dix-huit prêtres. Il fut enseveli près du corps du bienheureux Pierre, au Vatican, le 9 des calendes d'octobre. » (*Liber Pont. cap. II, Patrol. lat.*)

La tradition, aujourd'hui parfaitement acceptée, nous apprend que saint Lin fut ordonné évêque l'an 36, sous Néron ; qu'il tint la place de saint Pierre pendant ses courses apostoliques, et qu'il ne commença réellement son pontificat qu'en 66, à la mort de saint Pierre, pour le finir en 67, ainsi que le dit le *Liber pontificalis*.

En l'an 56, quand saint Pierre rentrait à Rome, après l'exil que lui avaient infligé les édits de l'empereur Claude, il y trouvait le champ de l'Église dévasté par l'hérésie de Simon le Mage... « qui investissait les femmes du caractère sacerdotal. L'impure Hélène, l'*Épivoie* divine de Simon, était la prêtresse par excellence. On voit d'un seul coup d'œil ce qu'avait de dangereux un pareil système, alors que l'Évangile faisant irruption dans le monde, se rattachait, dans toutes les classes de la société, des intelligences précédemment perverties par les cultes efféminés du paganisme. Il s'agissait d'opposer aux tendances corruptrices de l'erreur une digne infranchissable. » (*Darras, tom. VI, p. 230.*)

Cette digne fut d'obliger les femmes à ne paraître que voilées aux assemblées chrétiennes, comme marque de leur infériorité, en face de l'homme, qui s'y présentait la figure découverte.

Le même abus existait dans la voluptueuse Corinthe ; c'est pourquoi saint Paul le combat énergiquement dans sa première Épître aux Corinthiens. (Ch. XI.)

Il fut donc arrêté dès lors que les femmes n'avaient pas à prétendre au sacerdoce catholique.

XI.

SAINT CLÉMENT I.

« Clément, né à Rome, dans le quartier du Mont-Cœlius, était fils de Faustinien, dit le *Liber Pontificalis*. Il siégea neuf ans, deux mois et dix jours, sous les règnes de Galba et de Vespasien, depuis le consulat de Trachalus et Italicus jusqu'à celui de Verpasien et de Titus. Ce fut lui qui répartit les sept régions de l'Église romaine entre un pareil nombre de notaires fidèles, chargés chacun dans sa circonscription, de rédiger scrupuleusement et en détail les Actes des martyrs. Outre un grand nombre d'ouvrages qu'il composa en faveur de la foi chrétienne, il écrivit les deux Épîtres catholiques qui portent son nom. Le bienheureux Pierre à qui Notre-Seigneur avait confié la chaire apostolique, lui avait laissé l'ordre d'accepter le gouvernement de l'Église et le pontificat. Le récit de cette circonstance se trouve dans l'Épître adressée à Jacques. Lin et Clet sont inscrits au catalogue des pontifes avant Clément, parce que leur ordination épiscopale par saint Pierre avait précédé la sienne. Clément fit deux ordinations au mois de décembre, il consacra dix prêtres, deux diacres et quinze évêques pour diverses Églises. Martyrisé la troisième année du règne de Trajan (100) il fut enseveli sur la terre de Grèce, le 8 des calendes de décembre. Le souverain pontificat avait eu après lui une vacance de vingt-deux jours. » (*Liber Pontificalis*.)

XII.

SCHISME DE CORINTHE.

Les Corinthiens, nous l'avons vu, étaient enclins à se diviser, les uns pour Paul, les autres pour Céphas, quelques-uns pour Apollon. Cet esprit ne fit qu'augmenter après la mort de saint Paul, qui, les ayant évangélisés, veillait sur eux. A force de se quereller, ils en vinrent à chasser leurs meilleurs prêtres et à se séparer de leur Évêque, de sorte qu'il y eut un véritable schisme dans cette Église naissante. C'est pour l'éteindre que saint Clément leur adressa deux lettres. Ce schisme était fomenté par des novateurs, amis de l'hérésie gnostique. Dans le désordre dont elle était la première victime, l'Église de Corinthe poussa un cri de détresse vers Rome, non vers saint Jean, qui vivait encore; ni vers les Églises d'Asie, fondées les premières. Cela prouve que, dès l'origine, on savait que Pierre avait été posé chef universel des chrétiens, et que les Évêques de Rome, ses successeurs, avaient hérité de lui la primauté de juridiction.

Clément répondit à leur démarche par une première lettre, qui montre à quelle perfection les Corinthiens s'étaient élevés déjà, et d'où ils étaient menacés de choir. En voici quelques passages.

« L'Église de Dieu, paroissienne de Rome, *παροικουσα*, à l'Église de Dieu, paroissienne de Corinthe, aux élus, aux sanctifiés par Jésus-Christ Notre-Seigneur, que la grâce et la paix se multiplient sur vous, en Jésus-Christ, par la toute-puissance de notre Dieu. Une série de calamités soudaines qui sont venues fondre sur nous sans

relâche ne nous a point permis de répondre plus tôt aux demandes que vous nous avez adressées, bien-aimés frères, à propos du schisme impie et lamentable qui fait en ce moment parmi vous le scandale des fidèles et des païens eux-mêmes.

« Quelques sectaires insolents et audacieux ont provoqué dans leur orgueil cette scission, qui livre aux blasphèmes des méchants votre nom de chrétiens, ce nom illustre et vénérable, digne du respect et de l'amour universels. Naguère l'étranger qui passait parmi vous, admirait la constance et la fécondité de votre foi, la sagesse et la douceur de votre piété, votre hospitalité si généreuse et la sincérité parfaite de votre croyance. On ne vous voyait point alors faire acception des personnes ; vous marchiez dans la voie des commandements de Dieu ; soumis à l'autorité de vos supérieurs, respectueux envers les prêtres qui habitent au milieu de vous. La jeunesse recevait une éducation sainte : les femmes, maintenues dans la chasteté et une pureté de mœurs irréprochable, étaient fidèles à leurs devoirs ; elles aimaient leurs époux, elles restaient dans la soumission où Dieu les a placées et faisaient régner l'ordre, la modestie et la décence dans vos demeures. Tous vous étiez humbles de cœur, sans nulle présomption vaine, préférant l'obéissance à la domination, plus joyeux de donner que de recevoir. Le viatique de Dieu faisait tout votre bonheur. Attentifs à la parole du Sauveur, vous dilatiez vos entrailles dans la charité, vous méditez sans cesse les souffrances de sa passion. Dans une paix féconde et inaltérable, votre seule émulation était celle des bonnes œuvres ; l'effusion de l'Esprit-Saint s'était répandue sur vous dans sa plénitude. Votre conscience était pure ; vos âmes pleines d'une allégresse sainte ; et vous éleviez avec confiance des mains pures vers le Dieu tout-puissant, lui demandant de vous pardonner

les fautes involontaires qui auraient pu échapper à votre fragilité. Votre sollicitude pour toutes les communautés de frères ne se ralentissait ni jour ni nuit, tant était grande l'ardeur du zèle qui vous pressait de procurer le salut de tous les élus de Dieu. Simples et candides, vous pardonnez les injures ; vous aviez en horreur les schismes et les dissensions ; vous pleuriez les fautes du prochain, et vous regardiez ses défauts comme les vôtres. Une bonne œuvre à faire ne vous pesait jamais ; vous couriez au-devant, et toute votre vie était un tissu de mérites et de vertus. »

Voilà un tableau digne d'être présenté à nos communautés les plus ferventes, et comme habile, délicate, discrète, est la main qui le trace. Mais aussi voici le revers.

Qui a terni cet éclat et changé l'or le plus pur de la charité en un plomb vil ? L'envie.

« Tel est, dit Clément, le motif secret qui soulève les petits contre les grands, les insensés contre les sages, la jeunesse contre les prêtres... L'envie et la haine ne se sont-elles pas attaquées à ces grands hommes qui furent les colonnes les plus fermes de l'Église, ne les ont-elles pas poursuivis jusqu'à la mort et aux plus cruels supplices ? Voyez les Apôtres. C'est pour cela que saint Pierre a subi tant de persécutions, enduré tant d'outrages, et qu'il est enfin monté par le martyre au trône de gloire qui lui était réservé. Paul a dû soutenir les mêmes combats pour la justice ; enchaîné sept fois, chassé, lapidé, c'est à ce prix qu'il devint le héraut de la foi en Orient et Occident et qu'il mérita sa couronne. Après avoir enseigné dans tout l'univers, après avoir parcouru l'Occident jusqu'à ses dernières limites, il a consommé son martyre sous nos princes, il a quitté ce monde pour le ciel, nous laissant l'exemple d'une patience sublime. Ces grands instituteurs de la sainteté

avaient réuni autour d'eux des multitudes d'élus; c'est ici au milieu de nous, qu'ils ont supporté les outrages des hommes et subi tous les genres de tortures. Ainsi les saintes femmes Danaïde et Dirée, livrées à des supplices inouïs, sont restées inébranlables dans la foi, et dans un corps délicat et faible, elles ont montré un courage invincible. »

Tels furent nos pères dans la foi : le pape Clément nous le prouve.

De plus, sa lettre est un monument indestructible, qui affirme la divine hiérarchie de l'Église. « Les Apôtres, dit-il, nous ont annoncé l'Évangile de la part de Jésus-Christ; Jésus-Christ de la part de Dieu. Le Christ fut envoyé par le Seigneur; les Apôtres par le Christ, et dans cette double hiérarchie s'est accompli le dessein providentiel. Acceptant donc leur mandat, convaincus de la sincérité de leur foi par la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et confirmés dans cette foi par la parole divine, les Apôtres sont allés, avec une confiance absolue en l'Esprit-Saint, porter au monde la nouvelle de l'avènement du royaume de Dieu... »

Comme cet enseignement est bien d'accord avec la doctrine des Apôtres sur le Saint-Esprit, âme de l'Église universelle! Cette expression : *Confiance absolue en l'Esprit-Saint*, dit à elle seule toute la croyance que l'Église professait alors et qui doit être la nôtre. Mais écoutons la suite des travaux apostoliques.

« Prêchant dans les cités et dans les campagnes, ils y ont recueilli les prémices de la moisson spirituelle, et, après avoir éprouvé la foi des nouveaux convertis, ils ont institué en chaque Église des évêques et des diacres pour perpétuer ainsi leur ministère en faveur de ceux qui devaient plus tard embrasser la foi. Vous étonneriez-vous que les Apôtres, investis de Dieu même de leur autorité, l'aient déléguée à d'autres? Mais Moïse,

ce bon et fidèle serviteur, n'a-t-il pas de la sorte choisi les princes des douze tribus? Les Apôtres, éclairés par la lumière de Notre-Seigneur Jésus-Christ, savaient que des discussions s'élevaient un jour, au sujet de la dignité épiscopale. Voilà pourquoi, en parfaite connaissance de cause, ils constituèrent cette hiérarchie dans l'Église, et fondèrent la règle de succession de telle sorte qu'après leur mort, d'autres hommes éprouvés fussent investis de leurs fonctions et de leur ministère. Ceux donc qui ont été primitivement institués par les Apôtres, ou qui le furent depuis par d'autres missionnaires irréprochables, avec l'assentiment de l'Église universelle, ces ministres saints qui ont gouverné en paix, avec un courage et une patience invincibles le troupeau de Jésus-Christ, et aux vertus desquels tous ont rendu témoignage depuis tant d'années, ces évêques ne peuvent sans injustice être dépouillés de leurs charges. Tel est notre jugement. Certes, ce n'est pas une faute légère de bannir de l'épiscopat des hommes qui ont offert les dons sacrés saintement et sans reproche. Bienheureux les prêtres qui ont achevé leur carrière et qui, à leur mort, ont recueilli les fruits d'une vie parfaite! Du moins, ils n'ont plus à craindre qu'on les chasse du trône où ils règnent dans la gloire. Cependant nous voyons, Frères, que vous n'avez pas eu honte de bannir de l'autel quelques-uns de ces hommes vénérables, qui avaient accompli tous les devoirs de la liturgie et de l'administration. »

Voilà une preuve bien claire de l'établissement de la hiérarchie dans l'Église catholique, datant de la première origine. Elle émane du second successeur de saint Pierre : que peut-on chercher de plus probant?

Une députation de prêtres romains fut chargée de porter cette lettre, dont ce qui précède n'est qu'une petite partie. C'est l'origine des légations apostoliques, ou

plutôt la continuation de ce que faisaient déjà les Apôtres.

Saint Clément continua ses travaux, avec une ardeur et une intelligence admirables, combattant les hérétiques qui se multipliaient de toutes parts à la vue des progrès merveilleux de l'Évangile : l'action appelle la réaction. Les *Philosophumena* nous montrent que florissaient alors les Naassènes ou Ophites, qui versaient aussi comme Simon le Mage, dans le panthéisme et l'horreur théorique de la chair; Ébion, Juif de naissance, qui n'admettait pas la naissance miraculeuse du Sauveur, et à qui la chasteté et la virginité étaient en horreur; il aurait voulu unir l'Église et la Synagogue et enseignait que Dieu avait fait deux parts de ce monde : l'une qu'il avait donnée au Christ, l'autre à Satan. Le Christ, transitoirement uni à la personne de Jésus, s'en était séparé pour aller régner sur le monde des esprits : Satan conservait son royaume terrestre. Ils disaient que les désordres les plus ignominieux ne pouvaient atteindre l'âme, aussi lâchaient-ils la bride à toutes les passions. Et cependant ces Ébionites sont chers à nos rationalistes modernes ! D'autres esprits se joignaient à ces hérétiques essayant de faire adopter leurs élucubrations mensongères.

Cependant saint Clément adressait une seconde Épître aux Corinthiens, surtout sur la divinité du Sauveur Jésus, la réalité de sa passion, l'œuvre de la rédemption, les réalités de la vie future, l'impossibilité du salut en dehors de la loi chrétienne et la certitude de la résurrection de la chair. « Nous devons, dit-il, considérer Jésus-Christ comme notre Dieu; comme Juge des vivants et des morts. L'œuvre de notre salut, est telle que nous ne saurions en concevoir des sentiments trop élevés. » « C'est Jésus-Christ, s'écrie-t-il, qui a fait briller sur nous la lumière. Comme un père appelle ses enfants,

ainsi il nous a appelés; nous périssons, il nous a sauvés. Dans l'égarement de notre âme, nous adorions la pierre, le bois, l'or, l'argent, l'airain, des statues muettes, œuvres d'un artisan. Toute notre vie était une mort. Plongés dans les ténèbres, nos regards se perdaient au sein de la nuit; il nous a ouverts les yeux, et les sombres nuages qui environnaient se sont dissipés... » la suite est admirable encore. C'est là qu'il dit : « Tant que nous sommes en ce monde, nous pouvons nous purifier par la confession et la pénitence des fautes commises en cette chair fragile, et par un repentir sincère obtenir notre salut de la miséricorde de Dieu. » La confession existait donc et se pratiquait au temps de saint Clément.

Il ajoute : « De même que le Christ, notre Dieu et Sauveur, pur esprit, s'est fait chair, pour assurer le bienfait de notre vocation; ainsi c'est dans notre chair que nous recevrons notre récompense. » On le voit facilement, ces grandes affirmations de la divinité de Jésus-Christ, de son humanité passible et mortelle, de sa mort, de sa résurrection, du jugement dernier, et de la récompense promise, sont dirigées contre les doctrines de Simon le Mage et de ses adhérents.

A la licence effrénée, aux mœurs éhontées des Gnostiques Clément opposait le spectacle céleste des vierges chrétiennes, auxquelles il écrivait deux lettres d'une incomparable suavité, dont nul aujourd'hui ne songe à nier l'authenticité. Un protestant, Wetstein, docteur de Bâle, les publia naguère, d'après une version syriaque. En voici quelques extraits.

« À toutes les âmes uniquement préoccupées de leur salut et vouées au service de Jésus-Christ, par la grâce de Dieu notre Père, à tous les bienheureux et saints de l'un et de l'autre sexe qui, spontanément, et de propos délibéré, se sont engagés pour le royaume des cieux dans la profession de la virginité, salut à eux.